

LES DEPORTES DE BELFORT DU 14 SEPTEMBRE 1944

C'est le 11 novembre 2014, que j'ai retrouvé un trésor que m'avait confié mon camarade Henri Baudin, décédé il y a 2 ou 3 ans. Le document est précis, plus que ce que j'ai rédigé par ailleurs, mais un peu différent.

En gros, nous étions gérés par 2 statuts différents. Ceux qui avaient été affectés à des entreprises et qui touchaient quelques "pfennigs" et quelques tickets de restaurant et les inutiles sans compétence comme moi. Jamais je n'ai avoué que je fréquentais une école technique. Je m'étais déclaré "étudiant en latin"! De constitution physique un peu précaire à l'époque (mon carnet scolaire mentionnait : élèves très maigre à surveiller. Je n'intéressais aucun employeur. Je faisais partie des résidus et j'étais trimballé ici où là pour effectuer les tâches sans qualification : creuser des tranchées, abattre des arbres; installer des tuiles sur des restes de maisons, déménager des immeubles semi effondrés, creuser des souterrains, etc....

L'odyssée de mon copain Henri Baudin était parallèle à la mienne sauf que j'étais privé de tout. Je pense que l'histoire de mon camarade est un témoignage digne d'être connu....

Serge Merlet



17148

SEPT MOIS EN ALLEMAGNE

De 1943 à 1944

L'année 1943 n'avait pas été commode. La France toute entière était occupée. Mon père, magistrat à Chambéry où, réfugiés de guerre, nous logions depuis septembre 1939, avait au printemps été nommé à Nevers, y était tombé très gravement malade. En Terminale Philo-Lettres, j'étais si fatigué depuis Pâques que je m'endormais à la première page de toute lecture, pour au moins une heure. Chambéry fut bombardé une ou deux fois; notre chat Pacha (ah, ah, ah) un chartreux genre Titus, disparut à une de ces occasions. Je fus reçu honorablement au bac, appris que mon père, guéri, prenait sa retraite et se préparait à nous ramener à Belfort où il allait rouvrir le cabinet d'avocat qu'il avait quitté en 1935. Au reste, dès le 1^{er} octobre je devenais interne à Paris en Première supérieure (hypokhâgne) du Lycée Henri IV: rudesse du travail noté féroce, enthousiasme pour la plupart des cours, amusement devant un bizuthage imaginatif, sympathie pour divers camarades bizuthés et pour plusieurs des "puissances" bizutheuses...

En 1944, les bombardements sur Paris se multipliaient, et les alertes aériennes coupaient souvent les cours, nous faisant descendre dans des caves voisines. La fréquence en fut telle qu'on nous renvoya courant mai dans nos familles. Quelques semaines après (6 juin), les Alliés débarquaient en Normandie; la 2^e DB libérait Paris insurgé; la 1^{re} Armée débarquait en Provence et poursuivait la 19^e Armée allemande jusqu'au sud de Belfort. J'avais passé une partie de l'été à Bar-le-Duc où mon frère était inspecteur d'académie; du bâtiment où il était logé avec Odette et leurs 7 enfants, j'ai vu un bombardement de jour sur la gare lointaine où les fûts d'essence en flammes sautaient dans les airs. Une nuit, des avions de chasse allemands attaquèrent des bombardiers américains de passage, qui descendirent un des chasseurs avec une immense queue de flammes...

Le 14 septembre 1944

Le retour à Belfort semblait devoir être un retour au calme. La 19^e Armée allemande en décida autrement, car elle stabilisa le front à 30 km. au sud de Belfort. Comment prévoir dans cette petite ville (50.000 h) qui avait oublié sa position stratégique, que le 14 septembre au petit matin, les soldats allemands prendraient position en armes à tous les carrefours tandis que d'autres collaient un peu partout cet avis: "Tous les hommes de 16 à 60 ans, munis de deux jours de vivres et d'une couverture, doivent se présenter sans délai dans les casernes"? D'autres encore se mettent à fouiller les maisons l'une après l'autre à la recherche des réfractaires. Dans les casernes, le tri est rapide: les moins de 30 ans resteront, y compris pompiers ou policiers; les autres peuvent rentrer à domicile. Les jeunes sont regroupés dans une caserne proche de la gare, emmenés par les soldats en armes dans des trains (je ne pense pas qu'un seul puisse emmener 1600 passagers). Celui où j'étais, partit vers l'Alsace où on disait que nous allions récolter les patates ou creuser des tranchées, selon des rumeurs divergentes. J'étais en culotte courte et pull, car le temps était au beau fixe, avec un sac à dos pour les provisions requises et un manteau de loden en cas d'intempéries. Arrêt en gare de Mulhouse avec interdiction de descendre et soldats en

armes sur les quais, même pendant une alerte aérienne. J'avais fait avec plaisir la connaissance de mon vis-à-vis, également étudiant, mais en architecture, Alain Pâtissier, et de longues conversations nous ont aidés à passer la soirée, voire la nuit, et je revois encore la main d'un d'entre nous qui, pour pouvoir s'étendre, dormait dans le filet à bagages: cette main qu'il laissait pendre et qui se détachait sur le bâtiment de la gare, avait quelque chose d'impersonnel, d'un objet indépendant et insolite dont l'étrangeté convenait à celle de notre situation. Au petit matin, cette étrangeté de situation s'aggravait avec notre départ, qui nous faisait franchir le Rhin et monter en territoire allemand vers Offenbourg. Adieu, l'Alsace, les récoltes, le terrassement...

A Emmendingen, passé l'agglomération, le convoi avançait lentement; dans le ciel très pur évoluaient constamment des avions de chasse, et nous nous étonnions de voir autant d'appareils allemands hors des zones de combat; l'explication nous fut livrée brusquement quand trois d'entre eux descendirent vers le train et le mitraillèrent, un sur chaque côté en éventail et le troisième en enfilade de la queue à la locomotive qui rendit l'âme à longs jets de vapeurs par force trous. C'était donc des chasseurs américains, et leur tranquille maîtrise de l'espace allemand aurait été stupéfiante si notre souci d'alors n'avait pas été de savoir si on était soi-même intact et si on pouvait fuir une autre rafale de ces armes déjà lourdes: plus de soldats pour nous l'interdire, car ils avaient détalé; un champ à droite, bordé d'arbres où se cacher; nous avons bondi, filé; devant moi, un gars avec une tache rouge dans le dos: à l'arrêt je le lui signale, il tâte, ramène sa main ensanglantée, et du coup tombe dans les pommes; en fait, c'était seulement une éraflure, l'émotion avait fait le reste. Il y eut deux autres blessés, légers aussi; mais dans notre compartiment, une balle de mitrailleuse avait troué au-dessus de sa tête le béret d'un des nôtres, et sur le dos courbé d'un autre, son sac... Les avions étant partis chercher d'autres proies, nous sommes allés sur le champ qui était de carottes et en avons fait la récolte à notre profit, dévorant tout ce qu'on en pouvait tirer. Vers le soir de ce vendredi agité, une locomotive vint retirer sa soeur défunte, puis la remplacer pour aller vers le nord-est. Pendant la nuit, nous traversions la banlieue toute en ruines de Stuttgart, ces dernières étant çà et là éclairées fantômatiquement par des flammes inextinguibles de phosphore...

Le samedi nous vit arriver et débarquer à Ludwigsburg.

Au Sammellager

Ville avec un château princier louisquatorzième, Ludwigsburg incluait aussi un camp de rassemblement (ne parlons pas de concentration, la connotation oppressive y éclipsant le sens banal). C'est là que nous avons été menés au sortir du train. Baraques à châlits (superposés) assez larges pour qu'on y tienne à trois au lieu de deux (et plus si l'entassement l'exige, ce qui n'était pas le cas avec cette multitude de baraques et le renouvellement constant des occupants). Nourriture de faible consistance: le matin, gamelle de "café" (jus tiède insipide) et tranche de pain noir gluant; à midi, gamelle de soupe aux choux sans les choux, dont restait le goût (et le regret), avec 2 tranches de pain et une mincissime lichette de margarine (que les autres tartinaient et que je faisais fondre dans ma soupe bien chaude); le soir, même chose moins la margarine. En compensation de cette

inconsistance, nous étions dans l'oisiveté pendant que les responsables se demandaient quoi faire de nous, que nul en Allemagne n'avait demandés. Cette oisiveté était meublée, grâce au temps toujours superbe, par une activité relationnelle considérable: nous étions là des centaines de Belfortains pour la plupart inconnus les uns aux autres. En dehors de prises de contact avec les voisins de châlits ou de baraque, arbitrairement rencontrés quand on nous y avait déversés, on cherchait, en se baladant, s'abordant, causant, se regroupant peu à peu, si possible des connaissances déjà existantes, et surtout des affinités possibles. J'avais deux caractéristiques susceptibles de définir des groupes (ou d'en définir un plus étroit en additionnant ces caractéristiques); étudiant, et catholique pratiquant (ce qu'en khâgne on regroupait sous le mot: thala). J'ai déjà parlé de Pâtissier, garçon brillant, original, paradoxal, ironique, mais fort peu grégaire; en revanche se constituait un groupe "thala" avec Saintoyant (droit-philosophe), Guichard (capacité en droit), Dillenseger (démocrate-chrétien gigantesque, hyperactif social à aspirations spirituelles), les deux frères Schuller (voisins, au temps de mon enfance belfortaine), Merlet (préparant les Arts et Métiers) et sans doute quelques autres dont la suite m'a séparé.

Combien de temps y avons-nous passé? Celui de répondre aux questionnaires administratifs, dont l'essentiel était: de quel travail étions-nous capables? Réponse de notre petit groupe: rien. Ceux qui avaient une compétence utilisable ont donc été envoyés alentour là où ils pouvaient l'exercer, fût-ce approximativement. Ce fut le cas de Pâtissier, sans doute dans les terrassements. Le reliquat (nous) se retrouva moins d'une semaine plus tard à Heilbronn-sur-le-Neckar, toujours dans le Wurtemberg.

Dans une école de Heilbronn

De la gare, un parcours à pied entre des vieux de la réserve territoriale, armés de fusils au moins aussi vieux, nous mena jusqu'à une école désaffectée quoique de construction récente (style années 30, gris froid du béton). On nous y cantonna d'abord pour les inévitables paperasses, et surtout pour un discours d'avertissement qui nous fit froid dans le dos: énoncé en un français aussi courant qu'impeccable (était-ce un Français de la "collaboration" ou un Allemand bien entraîné qui nous parlait? il était pénible de ne pouvoir faire la différence par quelque marque de connivence), il nous informait que nous étions là pour travailler au bénéfice du Reich jusqu'à sa victoire (dans combien de temps sa victoire supposée, ou pour nous sa défaite méritée? ça risquait d'être long!); qu'il ne fallait pas rêver d'évasion à la distance où nous étions du territoire français et avec les difficultés de transport dont nous avions pu avoir une idée; qu'au demeurant, une telle tentative, comme celle de résister ou de saboter, conduisait à des camps redoutables dont on nous avertissait qu'ils n'étaient occupés que par des cadavres ambulants voués aux travaux forcés.

Je n'ai aucun autre souvenir de la première semaine passée dans l'école, sauf que nous couchions sur des paillasses et nous débarbouillions à de petits robinets d'eau froide mis en série au-dessus d'une longue auge commune. Il est sûr qu'après les tout premiers jours, nous sommes sortis de l'école pour gagner avec notre petit barda un camp de baraquements en bois montés, en contrebas de la route, sur un niveau zéro en ciment qui pouvait servir d'abri (plus que précaire) en cas d'attaque aérienne par les

voir
Annexes I

4

avons anglo-américains(nos alliés!);le tout en banlieue industrielle entre le cours du Neckar et une colline couronnée de vignes aux belles couleurs automnales.Là,nous dormions sur des châlits à étage.De là,nous partions travailler là où nos vieux gardes armés nous menaient,et nous mangions avec des tickets et quelque argent dans le plus proche petit gasthaus (repas-plateau appelé stamm);le même argent,avaricieusement géré,me permit donc d'acheter le 25 septembre un fort carnet(et un crayon à papier) sur lequel j'ai noté au jour le jour tout ce dont je voulais garder mémoire ou me soulager(assez prudemment pour ne pas devenir un cadavre ambulants...).Je l'ai fait régulièrement jusqu'au 4 novembre(j'avais quitté l'école pour être affecté à un travail régulier de manoeuvre de fonderie).On verra à la suite de quelles circonstances je l'ai repris mi-décembre jusqu'à la fin du mois(et donc de l'année).

^{Ainsi} ~~Donc~~, pour fin septembre et octobre, je citerai des extraits de ce document.

CARNET (septembre-novembre)

26/09/44 - Optimisme du ventre:indiscutable,autant que le découragement de la fatigue;sans arrière-pensée morale:plan quasi animal.

-Pendant le voyage,surtout à l'épisode du mitraillage,énorme impression de connerie de la guerre;impression aussi d'instable, d'arbitraire nous régissant tous en tout:passivité quasi absolue. C'est là une sorte d'aventure,mais sans valeur puisque d'autres y agissent pour nous;presque exclusivement aventure de l'esprit qui seul agit en tous sens.Et encore!...

-Installation de certains travailleurs français en Allemagne:vie au jour le jour,plus de souci de retour,habitudes...

-L'espoir envisage toutes les issues;le réalité(la vie),une seule issue;le découragement,plus aucune.

27/09/44 - Deux alertes aux avions cette nuit:partis à la campagne à la première.De nouveau dans le froid cette impression de hasard,de marche devant soi sans but déterminé vers un futur inconnu ou un passé absent.Dans la brume,effet de mur fourni par les maisons;formes vagues,arbres étranges;par instants,lucioles bleues tournoyant et disparaissant;des lampes de poche avec leur camouflage.-A la seconde alerte,abri du camp:sommeil sur une chaise à 3 pieds,boiteux symbole de notre type d'existence:menace de chute,arbitraire,passivité.

Voulant retourner chez notre employeur d'hier,où nous mangeâmes un peu,nous ne l'avons pas trouvé à la maison du Parti,et notre employeur actuel nous traite comme des esclaves(pas de pause, aucune considération)alors que celui d'hier nous traitait comme des ouvriers,et la dame(son épouse?),comme des humains.On se fatigue donc sans compensation;combien de temps ce métier-là va-t-il durer?Le déblaiement des ruines,peut-être n'aura-t-il pas de terme,la guerre venant toujours l'interrompre.Personnellement j'ai bon espoir en pensant que Roosevelt,pour se faire réélire en novembre,voudra présenter au moins une solide victoire sur le front Ouest(Ruhr ou autre);et puis il y a les Russes à l'Est...

Ce soir,10h.30,alerte aérienne;fuite vers la campagne;Saintoyant et moi,sous le pont du chemin de fer(avec un train dessus) entendons le vrombissement d'un avion croître de façon effrayante et courons à 50m.de là vers un mur contre lequel nous planquer;et

voir Annexes I

aussitôt, violente et sèche explosion accompagnée d'une lueur rappelant celle de la foudre; un instant de silence énorme, suivi de la pluie des débris (tuiles, verre, terre etc). Retour au camp où quelques vitres ont été brisées comme partout ailleurs.
 Sommeil-2° alerte (minuit): abri du camp-fin d'alerte
 Sommeil-3° alerte (5h): abri du camp; somnolence jusqu'à la fin.
 Nuit agitée, traversée par la vision fulgurante de la mort qui passe.

28/09/44 - Il paraît (mais seulement "il paraît") que nous ne sommes ici que provisoirement. Nous filerions vers une destination lointaine à l'intérieur du Reich, donc désastreuse: notre espoir, si essentiel dans les actuelles circonstances, devra ne plus attendre une libération rapide et ne plus compter que sur un armistice des plus brumeux...

29/09/44 - Au début, sous l'effet du froid et de la fatigue (le 3° F étant la faim), grande impression de découragement, forte tentation de me faire porter malade (4° jour de sinusite). Mais j'ai repensé au professeur belfortain de l'Ecole pratique qui languit sans nourriture dans un camp devenu palais des courants d'air avec le bris par des bombes de la moitié des vitres...
 Appris dans la soirée que deux trains de femmes de Belfort sont arrivés à Heilbronn: les Allemands auraient (en théorie) pris deux femmes (célibataires ou avec peu d'enfants) pour chaque homme non raflé!
 Il semble que le bruit de Belfortaines déportées est un bobard; immense soulagement.

30/09/44 - Alerte la nuit, mais pas de bombe soufflante; il paraît que ce serait un avion allemand capturé par les Anglais, dont les Allemands appellent le pilote le Juif, prétendant que ce serait un juif de Heilbronn émigré en 1938 qui jeterait ainsi presque tous les soirs une luftmine sur la ville!...
 Ce matin, brouillard, levé plus tôt que les jours précédents (10h), et froid terrible. Que sera-ce cet hiver malgré le pantalon miteux qui a remplacé ma culotte et malgré le loden que j'ai pu garder? Mais verrons-nous l'hiver ici? Les discours des Allemands sentent la défaite; l'opinion des Français situe la décision fin octobre début novembre. Le nombre d'hommes éclopés (boiteux, bras ou mains abîmées etc) est considérable; les Allemands âgés n'ont plus d'arrogance et semblent assez à plat; seuls les hitlerjugend la ramènent insupportablement; on les dressera plus tard!

01/10/44 - Dimanche: journée entière de travail, à l'image du sort des Allemands qui font, paraît-il, ce cadeau à leur Reich (aux dépens du jour du Seigneur). Ce matin, 24 des nôtres sont partis, affectés à deux usines.

03/10/44 - Le plus insupportable dans notre existence ici, à part la grande douleur de l'absence de ceux qu'on aime, c'est sa stupidité: travaux inutiles où seul opère le corps, réduisant notre vie proprement dite (ce que le travail nous laisse disponible) à peu près à rien: la vie de l'esprit ne trouve place que dans quelques discussions avec Saintoyant et dans la rédaction de ce carnet; pire; nous ne pouvons guère nous occuper de notre propreté, qui passe au second plan (2 jours sans me laver). Aussi, j'ai profité du répit que m'offre mon accident (plaie sur le crâne par chute

d'une tuile lors du déblaiement d'un toit) pour laver (sans savon) mes deux mouchoirs. Devant les questions matérielles obsédantes, le reste s'efface. La morale elle-même se trouve atteinte; ainsi, beaucoup de Français ici frayent avec des Allemands pour se procurer marks (argent) et markens (tickets de rationnement) et nous conseillent vivement d'en faire autant. Méfiance: j'admets déjà très bien le vol aux dépens des Allemands; il est vrai qu'il se présente presque comme une revanche de ce dont ils nous ont dépossédés. ^{Or} Mais, il faut non seulement veiller à la vie de l'esprit, mais surveiller la vie morale et n'y accorder de dérogation qu'à regret et après réflexion ou (et) discussion.

Noter encore à cette occasion que les préoccupations d'ordre sexuel ont quasiment disparu; à peine un peu de paillardise, reste des habitudes de khâgne, pour aider au maintien du moral.

Il serait peut-être intéressant de me contraindre à des révisions mentales à jeter ensuite par écrit (déclinaisons, conjugaisons etc)

04/10/44 - Hier soir, une grande chaleur m'a envahi, dissipant les frissons de fièvre. Mon moral en fut aussitôt amélioré et j'ai pu avec plaisir me lancer dans une grande discussion genre métaphysique effleurant toute sorte de sujets sans aboutir à rien... Ce matin, fièvre tombée, le mieux persiste, la tête seule restant prise; j'ai accompagné un autre malade au Gesundheitsamt pour lui servir d'interprète; ses papiers, qui mentionnaient une bronchopneumonie, une fois remis... on nous flanqua à la porte. Singulière médecine!

Constaté combien la faim est plus gênante quand on ne travaille pas: tant qu'on s'adonne à lui, le travail empêche de sentir sa faim; d'où l'utilité inattendue de mes révisions de grec...

05/10/44 - Après le repas de midi au Rathaus, vers 14h, de gros et gueularde personnages sont venus ramasser tous les malades présents et nous mener bosser dur dans un camp voisin tout l'après-midi à trimbalier planches, portes, éléments d'armoires etc Du coup, retour de la fièvre.

06/10/44 - Ce soir, j'ai eu soupe et 2 stamm pour 30 pfennigs, car pour mes 3 marks, on m'a rendu comme sur 5; autant de récupéré, et je n'ai eu aucun scrupule(!)

08/10/44 - Ce dimanche, journée en principe libre; allé à l'église: confession, messe sympa avec des chorals (sans polyphonie). Au retour dans le camp, un gros Allemand était en train de hurler que notre lager était une écurie (il avait raison) et que nous avions jusqu'à 11h pour tout nettoyer. A quelques-uns, nous avons joué les femmes de ménage, non sans remarquer qu'il y a ceux qui salopent et ceux qui nettoient, et que ce sont trop rarement les mêmes. Au reste, rien de tel que de nettoyer la saleté pour avoir ensuite les mains impeccables.

10/10/44 - J'admire maintenant la crédulité humaine en voyant discuter ferme et bâtir châteaux en Espagne sur le dernier et formidable bobard qui court la baraque: l'Amérique entrerait en guerre avec la Russie, rien que ça! En soi, rien de très étonnant, mais singulièrement prématuré. A moins d'une entente russo-allemande (cela rappelle les conjectures de M. GABOLDE, ministre de Vichy) qui... Mais voici qu'à mon tour je suis gagné par ce délire collectif. J'aime mieux dormir.

11/10/44 - La nouvelle de 105 départs demain est confirmée. Au repas du soir, nous avons appris les affectations: Saintoyant et Rucklin près de Stuttgart; une vingtaine, dont Perrin, pour Ulm; Barberet et Choffat près de Ludwigsburg; je reste ici avec Dillenseger, Réocreux, les frères Schuller, Sigonney et Guichard.

12/10/44 - Maintenant le travail est repris; les adieux se sont faits sans phrases, avec un serrement de mains où passe toute l'émotion réellement éprouvée.

Ce qu'il faut dans ce pays, c'est ne pas avoir l'air pitoyable; ce sont les pitoyables qu'on y fait bosser le plus. Mieux vaut, sans faire le matamore ou l'hercule de foire, se montrer sous un jour avantageux.

13/10/44 - Foin des superstitions avec ce vendredi 13, après une nuit dans le nouveau lager, un peu serré pour une quarantaine de gars, mais net. Réveil à 6h. Puis déménagement sous les ordres d'un Alsacien qui nous donne du pain et fait faire le dur boulot par les soldats allemands! Les détritrus n'y manquent pas d'intérêt pour des gens aussi démunis que nous. Enfin, la maîtresse de maison nous donne 3 pots de sa confiture, 2 ouverts à consommer de suite et un à emporter discrètement au lager.

14/10/44 - Trouvé pas mal de timbres et quelques partitions de musique au bord brûlé, dans la cave de la Kreisleitung éventrée par une bombe. A part cela, journée moyenne, pauvre en réflexions: un mois depuis le départ de Belfort, et je n'y pense que maintenant!

15/10/44 - Second jour faste: deux déménagements peu fatigants. Le premier en ville, rapportant 12 cigarettes à chacun. Le second à 15 km, agréable trajet en camion par temps splendide; repas avec une demi-boule de pain blanc pour 4 et pommes de terre, puis pommes du verger à volonté (le grand Dillen en bourre la doublure de son énorme manteau en cuir: on dirait Bibendum); joué sur le piano de la villa (de mémoire, y compris la sonate 14 de Beethoven), ce qui a plu à la propriétaire, la seule jolie Allemande vue là-bas, et nous l'a rendue favorable. En route, discuté avec Dillen de la question sociale qui est son dada de démo-chrétien.

17/10/44 - Travail interrompu par une alerte aérienne; Merlet et moi dans le plus proche abri faisons la connaissance d'une digne Suissesse que le récit de nos infortunes incite à nous donner des tickets de pain et surtout à écrire à son frère en Suisse pour donner de nos nouvelles à nos parents, dont elle relève les adresses. Nous avons au lager partagé les tickets avec les autres membres du groupe thala (catholique): Dillen, les Schuller, Réocreux, Callier. voir Annexes II

19/10/44 - Hier soir, discours de Himmler demandant aux Allemandes de frapper l'ennemi dans le dos pour assurer le front intérieur. Ets-ce la fameuse nouvelle "nouvelle arme" dont les nazis parlent avec mystère? - Ce matin, affiches avec proclamation de Hitler ordonnant aux Allemands de 16 à 60 ans de défendre le Reich par tous moyens. Ils n'ont pas l'air plus enthousiastes que ça! - A midi et quelque, vraie alerte avec passage de gros avions aux larges traînées de fumée: effet splendide.

20/10/44 - Précisé les règles de notre communauté à 7:1e pain au delà de 700 g par tête et tous les tickets, en commun. On verra plus tard pour les marks.

24/10/44 - La communauté est une bonne chose dans la mesure où elle se combine avec la liberté. En soi, elle a ses contraintes et brime l'individu; cela n'est pas mauvais si on y fixe des limites. D'où le règlement qui assure une égalité d'effort entre tous les membres et annihile le sentiment de brimade de l'individu; au rebours, l'inégalité dresse l'individu contre l'individu. Mais quand par exemple Dillen est obligé d'aller dormir dans les vignes avec les Schuller et Réocreux qui craignent les bombardements en ville, alors apparaît une tyrannie de la communauté. A éviter. Parfois j'entre dans le sommeil comme une pierre tombe dans un puits.

28/10/44 - Vu cet après-midi un avion extraordinairement rapide au bruit très spécial, décalé comme en arrière. Pensé à une sorte d'avion-fusée, allemand puisqu'il n'y a eu aucune alerte.

29/10/44 - Dimanche: pas de travail; messe et communion. Retour au lager où on apprend les affectations, la plupart ici ou dans les proches environs: Réocreux à Neckarsulm (Maschinenschiffbau) - Dillenseger à Schwaigern (menuiserie Gebrüder Kohler) - Schuller ici (garage) - moi à Böckingen (fonderie d'aluminium Karl Speckmaier) ainsi que Liszka, Belfortain d'origine polonaise. Avec cette journée s'achève notre communauté à 7 au moment où elle marchait à souhait.

30/10/44 - Premier jour en usine, pas gai: Liszka et moi retournerons manger à midi au lager (et bien sûr aussi soir et nuit) donc sans tickets; pour la tenue de travail (bleu, grosses chaussures), rien que de vagues promesses. Tâches annexes et livraison en ville avec une charrette que nous tirons à la main. Le contremaître est un Allemand encore jeune, très gonflé, ayant foi dans les armes nouvelles, notamment un avion-fusée volant à 1200 km/h et un avion sans pilote atteignant 1400 km/h et 17000 m d'altitude. Propagande, ou si l'avion d'avant-hier était l'un d'eux?

31/10/44 - Retour au camp pour midi; repas chiche: soupe chou et pomme de terre. Sitôt engloutie, on nous fait changer de baraque; cela dure jusqu'à 1h 1/2; comment faire pour être à 2h dans notre lointaine banlieue de travail, sans même avoir rempli les papiers remis par le patron? A notre arrivée, ni patron ni contremaître; rassurés, nous faisons encore des tâches annexes dans le petit atelier qu'est en fait l'usine. Parmi les quelques ouvriers, un volontaire français avec ses deux filles.

01/11/44 - Reçu bleu de travail, socquettes et godasses contre retenue de 21,5 marks sur une paye future; tickets plus tard.

03/11/44 - Liszka et moi nous installerons sous quinzaine dans un apprentis de la fabrique. - A midi, revenu trop tard d'une livraison, j'ai mangé à la fabrique avec le patron, enclin à la générosité et ravi d'apprendre que j'étais petit-neveu de FAURÉ dont il chante les mélodies. - Nous travaillons ici pour l'aviation et la marine allemandes; ça me dégoûte...

Ici s'arrête pour un mois le carnet sur les 112 premières pages duquel j'ai prélevé les extraits qu'on a pu lire; je ne leur ai ajouté que quelques gloses explicatives (exemple: mon accident = plaie à la tête etc) et n'ai modifié l'expression que pour la raccourcir occasionnellement.

Pourquoi cet arrêt? Sans doute à cause du train-train de travail. Quant aux alertes et luftminen, devenues banales et quasi inoffensives dans cette banlieue sans intérêt, elles ne méritaient déjà plus mention avant que je n'arrête ce carnet. Enfin, le naïf Liszka ne permet aucune discussion méritant un résumé; néanmoins, il a été une fois intéressant de voir naître en lui la réflexion créatrice un jour de grand vent contre lequel nous allions au travail; dès que le vent cessait, nous trébuchions sous notre effort contre un adversaire brusquement dérobé, et Liszka découvrit cet effet avec émerveillement et tenta de me l'expliquer, surtout par la mimique. Au camp où nous étions restés avec une pincée de Belfortains, je n'avais guère plus de ressources...

CARNET (décembre)

14/12/44 - Voici 3 mois que commençait notre déportation. Ce trimestre se caractérise par la privation de liberté et l'impossibilité de m'y adapter. Peut-être aurais-je pu me faire à la fondrie, si les événements n'y avaient mis un terme (définitif?). Avant de l'expliquer, je veux retracer un schéma de journée en fabrique. Lever, au Städtisches Lager, à 5h 1/2; départ vers 6h 1/4 en vue d'une arrivée à 6h 3/4 (en fait vers 7h). Première tâche: nettoyer de leur sable les pièces démoulées, porter le sable près des mouleurs après son passage en machine. Le reste de la journée, le fond d'activité reste le nettoyage, mais interrompu par divers coups de main non spécialisés (soulever le lourd moule supérieur après la coulée, ou pire car plus long: démouler les objets, souvent en série avec petits moules de 30x50 cm, moyens de 50x80, grands de 150x150), le tout avec de fortes mofles de cuir; autre interruption, longue mais bienvenue: les livraisons à pied~~s~~ avec la charrette ou à vélo (j'ai découvert à mes dépens que pédaler en arrière entraînait le freinage). Pause d'1/4 d'heure à 9h et de 1/2h à midi; fin à 6h du soir (le samedi à 1h 1/2). Dimanche libre. En retour, je recevais pour la semaine les tickets de travailleur (1700 g de pain noir, 550 g de pain blanc, 150 g de nährmittel, 180 g de matières grasses, 250 g de viande, 5 kg de patates, 60 g de fromage et 175 g de marmelade) plus la carte verte pour travailleur de force (1400 g de pain noir, 400 g de viande, 35 g de matières grasses). Comme paie, n'étant pas majeur (18 ans), 45 pfennigs/h, moins retenue fixe de 50 pf/j (nuit au lager) et amendes pour retard; avec le tram à l'aller et au retour, j'arrivais à peine à payer la nourriture de mes tickets. Les soirs au lager, j'étais trop fatigué pour tenir ce carnet; le samedi après-midi et le dimanche étaient absorbés par les tâches matérielles: nourriture, courses, lessive, raccomodage, et même épouillage de temps à autre... voir Annexes III.

Mais du lundi 4 décembre au matin, j'attendais un allègement de mon travail; je pouvais, ou bien passer une visite médicale à l'Arbeitsamt pour un autre placement, ou bien négocier avec mon patron pour un travail plus stable me conservant la carte verte. Je choisis le patron, déjà éprouvé comme traitable, et cela semblait bien engagé. Or l'événement fut tout autre.

De retour au lager, vers 7h du soir, alerte et grondements énormes d'avions; à un moment, bruit étrange comme d'un avion qui descend, et des fusées sans nombres se mettent à éclairer le ciel entier. On se précipite dans "l'abri" du camp (base en ciment de la baraque), le temps de voir descendre majestueusement les fusées qui éclairaient toute la ville comme en plein jour. Et le bombardement commença vers 7h 1/4 pour durer un peu plus de 20 mn, terrifiant. Quand les explosions titanesques cessèrent, leur succéda une sorte de bruit de pluie: on entr'ouvre la porte en fer de l'abri et voit un monceau de poutres embrasées devant elle; le bruit de pluie était le brasillement du reste de la baraque en train de flamber au-dessus de nos têtes! Cette découverte et l'étouffante fumée qui pénétrait fit de nous des sportifs accomplis, capables de sauter accroupis pour éviter à la fois le brasier au pied de la porte et le ciment au-dessus d'elle. Tout ce que nous n'avions pas sur nous était brûlé, mais nous étions tous saufs - du moins par rapport au lager en feu; car tout, autour de nous, flambait, notamment la fabrique de nitroglycérine, dont l'étage était embrasé; certes cet explosif ne détone pas à la chaleur, mais par un choc, et l'é-croulement possible de l'étage sur le rez-de-chaussée détruirait largement alentour tout ce qui pouvait encore subsister.

Nous nous égaillâmes donc, et un groupe de 8 (dont moi) grimpa dans les vignes du Wartberg familial et tout proche, suivi par une smalah d'Allemandes éperdues avec leurs jeunes enfants. Cette horde força les portes fragiles des cabanes de vigne et s'y répartit pour passer la nuit moins au froid. Pendant ce temps, la ville brûlait; le centre avait la couleur pourpre des braises ardentes; à un moment, une péniche du Neckar sans doute chargée de produits chimiques explosa avec une immense gerbe de flammes vertes... Au matin, nous suivîmes les femmes et enfants au prochain village, où les étrangers comme nous furent regroupés dans un gymnase pour la journée et la nuit suivante. Le lendemain, nous rejoignons à pied Heilbronn. Toute la ville, sauf des quartiers extérieurs proches des banlieues, entièrement détruite, sans une maison, non pas même intacte, mais seulement debout. La moitié de la population tuée (plus de 30 000 morts, dont 700 Français, disait-on); un Belfortain tué à la sucrerie; pas de nouvelles de Liszka. La ville aussi, rasée, sans eau ni gaz ni électricité, était morte. Nous la quittâmes, fuyant ses cadavres étalés ou carbonisés le long des rues et son odeur de chair brûlée partout présente après deux jours.

C'est donc un mercredi que Guichard et moi sommes partis pour Neckarsulm y rejoindre 5 autres, partis avant y acheter du pain et admis au camp de l'usine où ils avaient retrouvé d'autres Belfortains déjà réfugiés là-bas. Admis aussi, nous avons, la semaine suivante travaillé avec eux à un grand bunker pour l'usine, afin de payer entretien et accès au lager. Entre temps, vendredi 8, marchant à quelques-uns aux environs de l'usine, nous voyions 2 chasseurs-bombardiers américains lâcher au-dessus de nous chacun 2 bombes, dont le sifflement, en s'approchant de nous, se fit grondement comme d'un camion à toute vitesse; nous nous étions jetés dans les bas-côtés, assez profonds, de la route, sauf les frères Schuller, médusés de terreur sur la voie, bras tendu vers les avions, bouche ouverte sans un cri, blafards; l'explosion, heureusement un peu plus loin, les ranima et ils pulvérisèrent sûrement des records mondiaux de course pour se mettre à l'abri. Je me demandais si je verrais samedi 9 mon 19° anniversaire...

Dès lors, alertes et même préalertes, si banales avant le 4 décembre, nous trouvent inquiets et troublés, sinon effrayés; heureusement, dès lundi, le travail au bunker nous assure entière sécurité. Les prisonniers français transformés en travailleurs "libres" nous accueillent sympathiquement. Mais rien de tout ça n'est définitif: les Américains, après avoir libéré Belfort en novembre, puis l'Alsace (en quelques jours, dit-on), marcheraient vers Karlsruhe; en tout cas, le canon s'entend comme un roulement fort et continu, quoique encore sourd. L'espoir de victoire pour la fin de l'année apparaît vain: avril reste mon hypothèse, avec retour entre le 14 juillet et le 15 août. Mais que c'est encore loin!

17/12/44 - Appris que Sigonney s'est tiré du bombardement ainsi que Pitaillier, mais lui avec des brûlures; que Lyszka est sauf et que notre fonderie nous ouvre les bras: le travail y reprend demain. Je verrai.

19/12/44 - Ce matin, décision; Guichard et 6 autres vont cet après-midi à Heilbronn où l'Arbeitsamt a du travail pour eux; je me joindrai à leur groupe pour aller à la fonderie. Nous sommes donc partis par le train (rétabli 48h après le grand bombardement!); mais il y eut trop de retard pour que nous trouvions ouverts fonderie ou administration; retour en train au camp, où j'ai trouvé une carte de Dillenseger, inquiet sur notre sort, et une lettre de Saintoyant (voir annexes).

21/12/44 - Le matin, j'ai pu cette fois me rendre à Heilbronn et Böckingen, où le patron n'était pas encore arrivé; en attendant, mon "enthousiasme" a été refroidi par la vue de 4 bombes non explosées tombées à 10 m de la fabrique. Le patron me reprend, mais le mercredi après Noël; entre temps, il faudra bien que je me fasse héberger de nouveau par les anciens prisonniers au camp de Neckarsulm.

24/12/44 - Réveillon avec les anciens prisonniers (oie, lapin, purée, salade de céleri; cidre, vins blanc, rosé, rouge, schnaps); je croyais rêver! "Minuit chrétien" chanté à l'heure exacte, lien traditionnel nous rattachant à la France. Après quoi, franche gaieté jusqu'au matin; plus d'un tient une bonne cuite...

25/12/44 - A son réveil, un des anciens prisonniers est saisi d'une crise de delirium tremens; à coups de pied, il envoie du châlit au-dessus du sien balader paille et planches; tous ses copains ne sont pas de trop pour le maîtriser; alors, une paire de claques calme tout, suivie d'un sommeil réparateur. Champagnac, ancien prisonnier prof de lettres, me passe plusieurs livres de bon niveau; cela me semble mon plus beau cadeau de Noël.

27/12/44 - Reprise du travail chez Speckmaier; reçu des tickets; le coucher se fera dans un atelier chauffé, mais sur lits de camp sans couverture, en compagnie de 2 Russki et 1 Polak.

29/12/44 - Reçu une couverture. Je dois m'alimenter moi-même, car il n'y a plus de restaurants.

31/12/44 - L'avance allemande qui avait regonflé le moral des civils semble stoppée. Bonne année donc dès demain!

De la fonderie à la ferme(janvier 1945)

Je ne peux pas enchaîner sans revenir auparavant sur le spectacle apocalyptique vu après le bombardement du 4/12:il y aurait eu trop à raconter pour mon carnet et pour mon temps alors disponible; mais bien des images me restent, trop extraordinaires pour être passées sous silence.

Lorsque nous sommes revenus dans Heilbronn, la première impression fut l'étendue des ravages:des hectares n'élevaient plus au-dessus du sol que 20 à 30 cm au maximum de§ murs démolis;on me comprendra peut-être si je dis que c'était en moins ordonné comme les ruines antiques où ne subsiste du tracé des maisons que la base.Ironie de la catastrophe:sur un de ces pieds de mur,une affiche de propagande avec une silhouette noire derrière l'inscription **Pst!Feind hört mit!**(Chut!L'ennemi écoute!):derrière quoi aurait-il pu se cacher pour le faire?Autre ironie:dans un quartier moins détruit,ne subsistait d'intact que le centre d'une place marqué par un petit monument en rectangles de verre teinté sertis dans du plomb,le tout en forme de bombe d'avion miniature! Mais l'humour n'était qu'exceptionnellement possible,l'horreur dominant notre itinéraire pédestre à travers la ville massacrée. Là où les murs s'élevaient encore,c'étaient des façades vides, l'intérieur ayant brûlé;des encadrements de fenêtres et portes sortaient d'immenses traînées de suie dues aux incendies,et même, chose affreuse à penser,des portes blindées des abris ménagés dans les caves,où les gens avaient été pris au piège par les flammes.C'est que les avions,après avoir déroulé leur tapis de bombes un rang après l'autre,méthodiquement,avaient lâché des milliers de crayons incendiaires;c'étaient des tubes d'aluminium de 50 cm de long,à section hexagonale,avec sur le côté un trou lâchant à l'impact un produit porté aussitôt au contact de l'air à 1200 degrés, donc pouvant enflammer sans difficulté tout ce qui était brûlable,fût-ce un tronc d'arbuste ou,comme j'ai aussi pu le constater,des corps humains:2 feldgendarme étaient au sol,dans la posture où cette mort les avait surpris,et même la trame de l'étoffe des uniformes était restée intacte;d'autres corps, non foudroyés de la sorte,mais calcinés par un feu tenace,étaient réduits à l'aspect d'une bûche noircie.Marchant sur les débris tombés,nous avons dû enjamber l'encadrement en pierre d'une porte d'immeuble,entre les montants de laquelle gisait le cadavre nu d'un enfant.Au bord de la ville,nous sommes parvenus à un parc intact où on avait entassé les corps en une muraille de plusieurs étages haute de plus d'un mètre sur une distance de plus de dix. J'aurai courant janvier l'occasion,au cours d'une alerte nocturne de voir de loin à quoi ressemble la pluie de feu des crayons infernaux:installé à la fonderie,j'avais fui dans un pré voisin du bourg et là,entre deux arbres,j'avais cru voir l'incendie d'un immeuble par des centaines de fenêtres embrasées,mais avec un grondement affaibli par un lointain en désaccord avec cette apparente proximité du spectacle;en fait,c'était le bombardement qui détruisait Pforzheim à 50 km à vol d'oiseau...

Cela dit,janvier appelle peu de détails,la vie à la fonderie toujours intacte étant d'une grande monotonie par rapport à ce qu'on en connaît déjà;simplement,le ravitaillement parvenait de plus en plus difficilement à répondre aux rations pourtant maigres des tickets de rationnement;aussi,lors d'une livraison à la gare,j'ai

profité de la bascule pour m'y peser, après mon chargement: 40 kg, y compris mes nippes; pour 171 cm de taille, c'était la cote d'alerte; et de plus quelques bombes recommençaient à tomber sur Böckingen. Aussi, quand j'ai reçu de Dillen une carte du 21 m'invitant à aller le voir à Schwaigern, le dimanche suivant je m'y suis rendu avec le vélo des courses; dans la conversation, j'ai appris que l'ami Merlet était valet de ferme à Massenbach et que je pourrais aussi facilement y trouver, avec ce type de travail, un lieu sûr par rapport aux bombardements et une nourriture abondante et riche. J'ai donc dans la semaine envoyé une carte à Merlet, pour qu'il me trouve un employeur, et le dimanche suivant, je suis parti avec mon petit paquetage, aux aurores, pour grimper à pied vers le village par l'itinéraire que Dillen m'avait montré sur une carte.

voir
Ammerges III

Mistgabelstudent <étudiant à la fourche à fumier> (février-avril)

Situé sur le sommet d'une colline, en forme de plateau légèrement vallonné, Massenbach était un havre de tranquillité; ce petit village ne comportait qu'une ferme de sympathisants du régime nazi, tandis que celle où travaillait Serge Merlet abritait une famille antinazie; cette dernière avait aidé plusieurs des prisonniers français travaillant chez eux à s'évader, et le patron avait creusé dans une déclivité une cavité pour y abriter éventuellement de la police ou de l'armée les siens ou ses aides français. Une demi-douzaine de prisonniers français étaient encore au travail dans des fermes privées d'hommes, où ils étaient quasiment les patrons.

Serge m'avait trouvé une famille neutre (comme toutes les autres); elle ne comportait plus à la ferme que le vieux, paysan bourru à moustache, et la vieille, au visage de carabosse, mais d'une bonté inépuisable. Leur accueil fut sans grande chaleur, mais généreux: sur la table du goûter, miche de pain blanc, fromage à pâte molle, cidre poiré. Convaincu qu'il ne fallait laisser perdre aucune calorie, j'ai pu surmonter mon horreur des fromages, et manger bribe par bribe ce morceau avec force pain et force cidre; aussi étais-je un peu oscillant pour accompagner le vieux à l'étable où il m'initia au nettoyage du lieu derrière les vaches, qui me semblaient danser un peu... Après avoir appris aussi comment préparer leur repas (fourrage additionné de betteraves passées à un broyeur à main), je me joignis à celui des deux vieux, dont j'ai appris que de leurs 3 fils, un était mort au combat, un disparu en Russie, un prisonnier en France. Je couchai dans un réduit du grenier, sur un lit en bois avec 2 demi-matelas ajustables en biseau (plus pratiques que ceux d'une pièce, fort lourds, que je connaissais) et un gigantesque ^{calcedon} matelas de plumes retombant de tous côtés; pas de drap de dessus, inutile. J'ai dormi de 8h 1/2 du soir à 4h, moment du lever à la campagne; brève toilette à l'eau froide, frühstück qui méritait bien son nom <morceau tôt>, nettoyage de l'étable et frühstück des vaches (le patron s'occupait lui-même du cheval, vieux et retors comme je l'ai par la suite éprouvé). Après, les champs, avec la désagréable présence trop fréquente d'un chasseur bombardier américain ou d'un autre, patrouillant sans opposition dans le ciel allemand; une fois où je sortais seul de leur silo de terre des betteraves, un avion s'amusa à piquer et tirer à la mitrailleuse vers moi; heureusement, j'ai pu m'abriter derrière le fort tronc d'un arbre tout proche; en souvenir, j'ai gardé une des grosses douilles éjectées à cette occasion (elle était toute chaude quand j'y mis la main). Autres travaux, vers

mars: labourer et herser, à la main derrière le cheval; je savais lui parler (hüf=en avant; zurück=en arrière; herum=tourne), mais lui savait très bien ne pas comprendre: au labour, vers le bout du sillon, je pouvais crier "rum! rum!", il continuait tout droit et je creusais un peu du chemin ou de l'herbage voisin! - Après avoir aménagé la terre, semer les patates et retourner dessus la terre à la charrue etc. Pause casse-croûte à 9h; repas de midi à la ferme; champs, puis en fin d'après-midi, traire les vaches (c'est facile), nettoyer derrière elles, leur donner à manger; manger nous-mêmes; lire un peu des livres de Champagnac, s'assoupir dessus et monter vers 8h 1/2 au lit, où souvent le long grondement de basse des bombardiers me réveillait, mais dans la certitude que je n'étais enfin plus concerné (n'empêche que, a contrario, une fois rapatrié, j'ai mis des mois à me débarrasser de cauchemars d'attaques aériennes en tous genres). - Le dimanche, temps libre, avec Serge, et parfois, en empruntant des vélos, allant tous deux voir ceux de Schwaigern, voire de Neckarsulm (mais rarement: cela supposait au retour une remontée rude). Peu d'événements dans la routine des jours ouvrables: une fois, le vieux m'emmena avec lui à sa vigne, assez éloignée, qui dominait la vallée du Neckar, que je contemplai dans son aspect printanier tandis qu'il opérait la taille délicate des sarments; une autre fois, il m'invectiva furieusement et je compris (avec peine, car le schwäbisch, dialecte souabe, déforme le hochdeutsch) qu'il m'accusait d'avoir volé une bouteille de schnaps; j'eus beau protester avec un soupçon de hauteur et rappeler que je ne buvais d'cool que du cidre (et bien plus modérément qu'à mon arrivée), il ne fut convaincu que quand la vieille, aussi honnête que bonne, eut avoué avoir donné le schnaps à leur fils lors d'une permission avant sa capture en France; le vieux n'alla pas jusqu'à s'excuser, mais c'est lui qui eut la loyauté de me rapporter l'aveu de sa femme, et je passai l'éponge de bonne grâce en plaignant leur fils. La bonté de la vieille apparut à plein fin mars quand le village fut traversé par des soldats allemands minables qui traînaient avec eux des civils, slaves d'après leur langage; la vieille, ayant appris que c'était des Russes, courut leur chercher à manger et à boire, marmonnant que son fils était là-bas captif ou mort...

Mais j'arrive là aux derniers temps de ma vie rustique en Allemagne; d'autres cortèges de soldats épuisés passèrent encore par nos hauteurs, sans doute pour éviter les mitraillages constants dans la vallée; la canonnade approcha. Le 4 avril, un char américain pénétrait dans le village, et les prisonniers français, avec leur uniforme marqué KG dans le dos, les saluaient, les priant de ne pas tirer sur une bourgade désarmée; le soir arrivaient des camions GMC de la 1^{re} armée française; l'un d'eux devait retourner vers le Rhin le lendemain et promit aux Français de les prendre. Nuit de bonheur; baluchon vite formé, adieux aux fermiers sympathiques, rassemblement des prisonniers, de Serge et de moi; il fallut attendre l'après-midi pour que notre camion puisse partir, la colonne montante ayant toujours priorité; à l'arrêt de celle-ci, nous sautons sur le plateau du GMC, et en route! Adieu, Massenbach!

Le retour (5-7 avril).

J'ai toujours eu un mal d'encre pour situer exactement dans le passé, même proche, un fait ou un enchaînement de faits. Déjà, dans ces souvenirs lointains, j'ai dû beaucoup réfléchir et raisonner pour tenter de rétablir la chronologie des jours suivant

le grand bombardement, et j'ai été incapable, faute de repères enchaînés, de répartir les étapes qui m'ont mené à la ferme. Ici, dans l'ivresse du retour, j'ai bien une séquence d'événements non négligeables sur un délai limité, mais je reste incertain de leur ventilation par demi-journées; cette fois, c'est l'ivresse de ce rapatriement à bride abattue (47 heures de Massenbach à la porte de mes parents boulevard Carnot à Belfort!) qui emporte les repères dans le bonheur de son élan. Essayons, "quand même" (devise de Belfort).

Notre camion ne put nous mener très loin; il nous déposa sur le lieu fixé pour son cantonnement. Au lieu d'y prendre aussi notre repos, nous sommes partis à pied dans la direction qu'il nous indiqua comme celle du Rhin. Le temps était beau, la route campagne, et nous marchions bon pas quand le hululement d'une sirène nous jeta, comme ceux des alertes, dans les fossés bordant la route. Mais curieusement, cette sirène s'amplifiait comme si elle approchait de nous, et sa voix montait et descendait plus vite que d'habitude, sur un timbre différent. Curieux, nous sommes alors ressortis de nos fossés et avons vu venir au loin derrière nous sur la route un véhicule militaire (nous ne savions pas ce qu'était une jeep) suivi de camions de même couleur olive; à leur approche, nous leur avons fait des signes d'amitié, et la jeep de tête stoppa au vu des uniformes des prisonniers: en descendit un général de corps d'armée (4 étoiles) qui félicita les prisonniers, les premiers libérés dans ce secteur; il ordonna au premier camion de sa suite de nous prendre tous derrière lui et de nous mener pour le soir le plus loin possible vers le Rhin; c'était, nous apprit le conducteur du camion, le général de Monsabert, vainqueur à la bataille du Mont Cassin avec ses goumiers marocains durant la campagne d'Italie. Vers le soir, il nous déposa devant une ferme proche de son lieu de cantonnement, nous y introduisit et intima plutôt rudement à des fermiers bougons l'ordre de nous nourrir et loger; ce fut fait chichement, mais nous étions tous si heureux que le foin de la grange nous parut délicieux pour y dormir.

Le 6 au matin, toilette et frühstück sommaires, et nous partons à pied dans la direction du Rhin, indiquée la veille au soir par notre conducteur. Et au bout de quelques heures, même hululement que la veille; cette fois, pas de panique: nous nous rangeons en bel ordre au bord de la route où s'approchent une jeep et une grosse limousine; les prisonniers font le salut militaire, Serge et moi, des grands gestes des bras. Les véhicules stoppent, et de la limousine descend... un général d'armée (5 étoiles), de Lattre de Tassigny, chef de la 1^o armée, qui s'entretient naturellement avec les prisonniers, tandis que vers Serge et moi, humbles civils peu glorieux, se dirige un monsieur, agrégé d'allemand servant de traducteur; c'est lui qui nous apprend qui est le général, que la voiture abrite aussi Mme Duff Cooper, ambassadrice d'Angleterre; découvrant que j'étais étudiant en Lettres, il me donne du "cher collègue" gros comme le bras, ce qui me semble ridicule et sympathique. De Lattre, avec un ton de proconsul, dit à la cantonade: "Et si nous nous serrions un peu pour faire de la place à ces braves gens?" Stupeur générale (comment tasser 6 personnes en plus des 6 des 2 véhicules? ridicule et sympathique...), mais brève (on ne se moque pas du général!); un des prisonniers, ayant entendu se rapprocher des camions GMC, dit que l'un d'eux ferait parfaitement notre affaire; le général fit donc stopper le premier arrivé et lui ordonna de se dérouter pour nous faire franchir le Rhin dans la

journee. Puis les augustes voyageurs repartirent, et notre camion fila vers Spire; le conducteur, peut-être impressionné par nos hautes protections, nous donna à chacun une cartouche de cigarettes américaines et un cigare; j'avais déjà fumé mes toute premières cigarettes une ou deux fois sur des chantiers de déblaiement en octobre, avec une impression de fatigue dissipée (illusion qui ne durait guère); cette fois, je tâtai d'abord du cigare, que le vent de la course fuma heureusement plus que moi... Une fois aux portes de Spire, nous avons appris que nous avions manqué de 24h le général de Gaulle (2 étoiles) et que la colonne montante (prioritaire) occupait le pont de bateaux (les Allemands avaient détruit les ponts sur le Rhin) pour la journée. Les ordres étant les ordres, notre camion monta vers le pont de bateaux suivant, à Mannheim. Le Rhin franchi, dont la rive droite n'était plus bordée que de façades juxtées de tas de briques ou pierres bien rangées, nous sommes descendus à un centre d'accueil où, après un café (vrai, ce qui nous renvoyait près de 5 ans en arrière), on nous fit remplir des papiers et nous délivra une carte barrée de tricolore. Ici, nous avons quitté les prisonniers, désireux de bénéficier de l'hospitalité généreuse du centre: nous nous sentions tout près de chez nous, non sans quelque illusion. On nous dit où chercher un GMC retournant en Alsace; Serge et moi n'eûmes aucune peine à en trouver un, grâce au tricolore de notre nouvelle carte, et le soir même, il nous déposait à Sélestat. C'était comme magique! Ce qui ne l'était plus était l'absence de centre d'accueil. Du coup, nous sommes allés au poste de police où, après quelque méfiance (nous étions les premiers rapatriés qu'ils voyaient), on nous offrit un bas-flanc de cellule à chacun...

Le 7 au matin, toujours en recourant aux provisions de bouche emportées de Mannheim, nous avons pris notre premier petit déjeuner français, puis la route à pied\$. Peu encourageante, la route, avec ses écriteaux "accotement déminé sur 2m50" tous les kilomètres! D'autant qu'il fallait s'y jeter souvent, à cause des camions militaires roulant à toute vitesse (on est prioritaire ou on ne l'est pas, et nous en avons bénéficié jusqu'ici; mais notre carte barrée de tricolore ne manifestait rien en territoire français et personne n'y faisait attention). A force de parcourir les accotements, déminés ou non, j'ai trouvé sur l'un d'eux un pistolet Mauser 7,65 que j'ai soulevé avec d'infinies précautions, redoutant que ce ne soit un piège attaché à une mine explosive; il n'en était rien, et j'ai toujours ce souvenir d'un long et laborieux trajet à pied\$. Heureusement, une camionnette civile voulut bien nous ajouter à son chargement jusqu'à Colmar. Là, après un petit casse-croûte prélevé sur nos provisions, nous avons cherché et vite trouvé un GMC à l'arrêt, expliqué notre situation, montré nos cartes ainsi devenues intéressantes, et convaincu le conducteur d'autant plus facilement qu'il allait à Belfort! C'est ainsi qu'en milieu d'après-midi, j'étais devant la porte de mes parents, me demandant comment ne pas leur donner trop d'émotions. J'ai donc sonné discrètement, et tout ce que ma brillante intelligence a trouvé fut de dire (pas trop fort): "C'est moi", avant qu'ils n'ouvrent; au reste, entendu ou non, j'eus la surprise, après les premières embrassades, d'entendre papa dire calmement: "Nous t'attendions"...

Epilogue

Ils m'attendaient... Il est vrai qu'ils avaient reçu début janvier une lettre du frère journaliste de notre Suisse, indi-

voir
Amesges II

quant ma présence et celle de Serge à Heilbronn; il est vrai aussi qu'ils en avaient reçu également une du 28 janvier, confirmée par une autre du 11 mars, où il parlait du bombardement du 4 décembre auquel avait échappé sa soeur dont il ignorait l'adresse actuelle et où il disait ignorer tout de notre sort. Finalement, c'était une confiance tout irrationnelle, d'autant que nous étions ici aussi les premiers rapatriés, donc sans précédents.

La précipitation de notre retour était elle aussi tout irrationnelle: la plupart des autres étaient restés quelques jours où semaines dans les centres d'accueil à se remplumer; nous ne nous étions même pas posé la question: ce fut un irrésistible tropisme. Quand tout le monde fut rentré, le bilan était inespéré, avec seulement quelques décès; plusieurs avaient des cicatrices de brûlures ou de travail (doigt coupé etc); mais la quasi totalité des déportés du 14 septembre était revenue.

Dillenseger, toujours entreprenant et social, me mit avec quelques copains à l'organisation d'une association des déportés du 14 septembre; des centaines de membres en un temps record, cela avait du poids. Nous n'entendions pas être confondus avec les travailleurs du STO, que nous avions vus si installés (souvent en concubinage avec une Allemande esseulée: "Le mari de ma femme revient en permission, alors je déménage chez mes beaux-parents"); nous ne prétendions pas l'être avec les déportés politiques ou raciaux; nous fûmes reconnus "déportés par râfle", statut intermédiaire. Serge Merlet était devenu mon meilleur ami belfortain; il est toujours à Belfort, ingénieur Alsthom (retraité) et animateur d'une école de judo qu'il avait créée; marié avec 3 filles (je crois). J'avais plaisir à retrouver aux vacances, quand nous eûmes repris nos études, Saintoyant, toujours d'une vaste curiosité d'esprit; magistrat, il doit avoir fini sa carrière à la cour de cassation. Guichard a succédé à son père dans la charge d'huissier à Belfort.

Et moi, et moi, et moi? Un séjour l'été à Bar-le-Duc où j'ai aidé au déménagement avec les 7 enfants vers Auxerre. Un retour en Khâgne à Henri IV, après une année perdue pour les études, mais une capacité de réflexion personnelle et une expérience de la vie considérablement développées; de plus, une énergie renouvelée par la conscience claire de bénéficier d'un "rab de vie". Enfin, pour ma retraite, 6 mois et 24 jours validés comme ancienneté de carrière, dont il est équitable que je consacre quelques journées à la rédaction de ce récit commémoratif et finalement reconnaissant.

seules les choses de la vie éternelle. (St. Pierre)

Ich erkläre das Ich beitre zur Romi-
Je déclare appartenir à l'Église Catholique
schen Katholischen Kirche. Bei schwe-
Romaine. En cas d'accident ou de maladie,
rem Unfall oder Krankheit wünsche
je réclame l'assurance d'un être catholique.
Ich den Beistand eines Katholischer
Priesters.

Das ist mein ausdrücklicher Wille.
C'est ma volonté formelle.
3. octobre 1924
Date Signature

Römischer Katholischer
Catholique

ADRESSE
en Allemagne :
en France : 9 boulevard Carnot
Orléans (arrondissement d'Orléans)
AUMONERIE DES TRAVAILLEURS A L'ÉTRANGER
2, rue Leneveu, Paris (XIV^e)

Conserve ceci dans ton portefeuille et ne t'en
sépare jamais.

ticket pour acheter
1 livre de pain noir

Lager Nr. 213	Name Baudin
Vorname Henri, Gabril	Staatsangehörig. Frankreich
Geburtstag 9.12.1925	
Beschäftigt bei Firma Stadt Heilbronn	Baracke 2 Stube 1

Städt. Lager Heilbronn
Gottlieb-Daimler-Straße
Fernsprecher Nr. 3104
Lagerführer: *Amillat*

110373 carte d'accès au camp Daimlerstrasse

PERSONENBESCHREIBUNG

Staatsangehörigkeit: **Frankreich**

Beruf: *Industrieller*

Geburtsort: *Orléans*

Geburtstag: *09. Dezember 1925*

Wohnsitz oder Aufenthaltsort: **Heilbronn a. N.**

Gestalt: *schmal 1,71 1/2 cm*

Gesicht: *oval*

Farbe der Augen: *braun*

Farbe des Haares: *d. braun*

Besondere Kennzeichen: *keine*

Nr. 35112 B/43

Unterschrift des Inhabers:
H. Baudin

Nr. 35112 B/43

laissez-passer (déplacements dans le Kreis Heilbronn)

Jurils, le 11 mars 1925

Monsieur,

Je vous de recevoir votre lettre du 21 février et je dois ~~me~~ constater que vous n'avez pas reçu jusqu'à ce jour ma lettre du janvier. Vous m'avez écrit une première fois le 13 janvier. J'ai répondu immédiatement à l'adresse que vous m'avez indiquée et ce vicar à Cornubury m'a accusé réception. J'espère donc que vous avez reçu entre temps ma première lettre.

Vous savez donc que - l'était ma sœur qui m'a écrit à cause de votre fils et de son camarade Merlot. Leur adresse était dans ce temps

Heilbronn a/r (Württemberg)

Lager Jaimlerstraße

Mais Heilbronn fut terriblement ravagé le 4 décembre; 3/4 de la ville sont en ruine, ainsi la maison de ma sœur qui a dû quitter la ville. Le camp des travailleurs français se trouvait hors des ~~de~~ plus grands devastations. Pendant de longs semaines j'étais sans nouvelles aussi de ma sœur. J'ai lui quand même tenté de vite écrit après avoir reçu votre première lettre, et j'espère, étant Suisse, qu'elle a pu voir entre temps votre fils et lui donner ~~des~~ ses nouvelles.

Mais je doute qu'elle a pu lui procurer des linges et des vêtements depuis ~~qu'elle~~ qu'elle fut bombardée

angen. am: 12 fertig am:
Schuhgeschäft Kaufmann
 Tel: 3809 Heilbronn a. N. Sülmerstr. 105
 Die Abholung muß innerhalb drei Monaten nur gegen
 Rückgabe dieser Karte erfolgen.
Die Aufbewahrung ist ohne Gewähr!



NET 300 gr.
CONCRETES DE FRUITS
POUR CONFITURES
 "Prisonniers de Guerre Français"
 Sté Ame KREMA - MONTREUIL s/ BOIS

l'étiquette d'un pot de confiture par un
 prisonnier de Neckarsulm

les chaussures à chercher ont dû rôter
 ce 10/12

ticket de train pour Neckarsulm

Absender: H. Dillenseger

14 Schwägen
 Wohnort, auch Zustell- oder Leitpostamt

g. H. Müller
 Straße, Hausnummer, Gebäudeteil, Stockwerk oder
 Postschließfachnummer,
 bei Untermietern auch Name des Vermieters

M. Caritas
H. J. Veritas
Schwägen le 2. I. 1945

Postkarte

M. Henri Baudin

14 Böckingen
 bei Karl Steinhilber

Straße, Hausnummer, Gebäudeteil, Stockwerk oder Postschließfachnummer,
 bei Untermietern auch Name des Vermieters

**Der Führer kennt nur Kampf,
 Arbeit und Sorge.
 Wir wollen ihm den Teil abnehmen,
 Den wir ihm abnehmen können.**

Carte de Dillenseger m'invitant (au verso) à aller voir, ce qui m'orienta vers MASSENBACH
 Belfort, le 9 Avril 1945

Ma chère Odette,

Pour une fois, le doigt de la Providence s'est dirigé vers nous sans s'appesantir: nous avons eu samedi la joyeuse surprise de voir arriver à notre porte notre jeune déporté, hirsute et en guenilles "de travail"(!), son baluchon à la main, un peu harassé par une course de 48 heures à pied et par auto-stop (350 kil.). Il a été libéré par l'avance française sur Stuttgart, après 4 mois de dur travail de force dans une fonderie d'Heilbronn et ~~ix~~ 2 mois de labeur agricole dans une ferme (assez nourricière) des environs de cette ville. Somme toute, assez bonne mine et santé non ébranlée: le rescapé reste dispos d'esprit et alerte à la discussion. Il rentre résolument pacifiste, ayant vu la guerre de très près et passé à travers des bombardements effroyables, dépassant en horreur toute imagination! - Le cauchemar est fini Réjouissez-vous avec nous. Mille embrassements de nous trois à vous tous et toutes

H. Baudin H. Baudin H. Baudin

Carte annonçant à BAR-LE-DUC mon rapatriement (2 jours après) -